

L'idée lui vint de quitter Paris avec le peu d'argent qu'il possédait, et d'aller vivre à l'étranger ; il se coucha, s'endormit et, quand il se réveilla au point du jour, il était à peu près décidé à partir.

La visite de Zirza à Ronéo, le matin, modifia complètement sa résolution. La blonde Isabelle venait apprendre à son ami le brusque départ de Jules Verdier pour Poitiers.

Jarrelonge, aux écoutes, ne perdit pas un mot de l'entretien des deux jeunes filles. Puisque l'étudiant en médecine n'allait point à Anvers le péril diminuait, et il devenait possible d'attendre sans imprudence le retour de Pascal Lantier qui le mettrait, selon toute apparence, sur la piste de Léopold.

De tout le jour le libéré ne quitta point sa chambre. A six heures il descendit pour dîner, et à huit heures il remonta chez lui.

Après avoir pansé et bandé sa main dont la blessure se cicatrisait le mieux du monde, il se mit au lit, mais ne put dormir tant sa préoccupation était forte.

Le lit, placé dans un angle, était adossé à la cloison qui séparait le logement de Renée de celui du bandit. Jarrelonge couché percevait donc le moindre bruit se produisant dans la chambre de sa voisine. Il entendit la fille de Marguerite ouvrir sa porte, entrer chez elle et allumer le feu tout préparé dans sa cheminée.

— Je me souviens... pensa-t-il. L'autre donzelle lui a dit qu'elle viendrait ce soir, et elle l'attend... Sans sortir de mon lit où je suis au chaud, je vais savoir ce qui se passe... J'ai bigrement bien fait de ne pas m'endormir...

Et le misérable, se soulevant un peu sur son coude, prêta l'oreille.

Un bruit de pas retentit dans le couloir. On frappa doucement à la porte de Renée. La jeune fille courut ouvrir.

— Eh bien ! chérie ? lui demanda Zirza en entrant.

— Rien... hélas !... toujours rien !... répondit Renée dont les larmes longtemps contenues jaillirent.

— Rien non plus rue de l'École-de-Médecine...

— Ah ! balbutia la fille de Marguerite avec des sanglots, il est arrivé un malheur... je le prévoyais... je le pressentais... Tout m'abandonne et tout m'écrase... Après une enfance abandonnée, pleine de tristesse et pleine de pleurs, je me rattachais à la vie par mon amour... cet amour se brise... et c'est à cause de moi que Paul s'est aventuré dans une folle recherche où il devait trouver la mort.

— La mort ! répéta la blonde Zirza. Rien ne prouve qu'il soit mort...

— Mes pressentiments me l'affirment...

— Ne désespérons pas... Nos craintes sont absurdes sans doute... Avant de partir Paul avait dit : — « J'irai au bout du monde, s'il le faut, pour retrouver cet homme ! » Qui sait si, ne le trouvant plus à Anvers, il ne s'acharne pas à le poursuivre... au bout du monde ?...

Renée secoua mélancoliquement la tête.

— Il aurait écrit... murmura-t-elle.

— En a-t-il eu le temps ? répliqua Zirza la blonde.

— Il faut bien peu de temps pour envoyer une dépêche au télégraphe...

— Une dépêche peut s'égarer...

— Le crois-tu réellement ? demanda la fille de Marguerite en regardant son amie bien en face.

Madame Verdier baissa la tête sans répondre. Renée avait raison, elle le sentait bien.

Sachant que Paul aimait, ou plutôt adorait sa fiancée, et ne pouvant deviner la cause si simple de son silence, elle attribuait ce silence à une catastrophe, et l'expliquer autrement semblait impossible.

La fille de Marguerite cacha dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et balbutia avec désespoir :

— Mon Dieu... mon Dieu... n'auriez-vous pas dû plutôt me laisser mourir !...

— Renée, tu blasphèmes !

— Ah ! je voudrais dormir à jamais au fond de la rivière où l'on m'avait jetée... Je porte malheur à ceux que j'aime...

Les sanglots de la pauvre enfant éclatèrent. Jarrelonge pensait en riconnant :

— Très pathétique, la petite ! il me semble entendre le cinquième acte d'un « mélo » très corsé !... D'ailleurs elle a raison... Moi aussi je voudrais bien qu'elle soit au fond de la Seine... Ça éviterait bigrement des complications...

Et, cédant à la force de l'habitude, il fredonna entre ses dents :

Nous voici bientôt sur le pont.
La faridondaine, la faridondon,
Sur le pont de Bercey,
O'est ici...
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ronéo pleurait toujours. Soudain ses larmes tarirent. Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir une violente secousse électrique et, appuyant la main sur son cœur dont les battements l'étouffaient, elle prêta l'oreille.

— Qu'as-tu, chérie ? lui demanda vivement Zirza.

— Ecoute... écoute... fit Renée. Entends-tu ?...

— J'entends des pas dans l'escalier... dit Mme Verdier au bout d'une seconde.

Renée, dont le corps tremblait, était devenu pâle comme une morte.

— Oui... des pas... répéta-t-elle d'une voix à peine distincte tant l'émotion en brisait les cordes, ces pas, je les reconnais... c'est lui ! ! Zirza... Zirza... je te dis que c'est lui !... c'est Paul...

— Paul !... s'écria Zirza la blonde, en courant ouvrir la porte.

Jarrelonge avait fait sur son lit un véritable saut de carpe.

— Que disent elles donc ? se demanda-t-il avec épouvante. Ces pécores sont folles !

Et il écouta de nouveau, haletant, la sueur aux tempes. Il entendit des pas, lui aussi...

Ces pas se rapprochaient... Bientôt ils résonnèrent dans le couloir.

Renée, appuyée contre un meuble et presque paralysée par une immense joie succédant à un immense désespoir, ne pouvait faire un mouvement.

— O'est lui !... cria Zirza c'est lui ! !...

La fille de Marguerite ne respirait plus.

Paul franchit le seuil, bondit vers Renée, la prit dans ses bras, la souleva comme un enfant, la pressa contre sa poitrine et couvrit de baisers son front et ses cheveux.

Zirza riait et pleurait à la fois. Jarrelonge, les doigts crispés sous ses couvertures, était effrayant de rage et d'effroi.

— Lui, vivant ! Lui, ici ! se disait-il. Tonnerre du diable, c'est jouer de malheur ! Tout est donc à refaire !

Après le premier moment d'ivresse, Renée murmura en serrant les mains de Paul :